

ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE

BULLETINS

DE LA

CLASSE DES LETTRES

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

ET DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

1907



BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DES ACADEMIES ROYALES DE BELGIQUE

Rue de Louvain, 442

—
1907

(440)

Pascal (Carlo). Poesia latine medievale. Saggi e note critiche Catane. 1907; in-18 (viii-186 p.).

Collijn (Isak). Katalog de Inkunabeln der kgl. Universitäts-Bibliothek Upsal. 1907; in-8° (xxxviii-507 p.).

Gobat (Albert). Le développement des conventions de La Haye du 29 juillet 1899. Conférence faite à l'Institut Nobel le 18 juillet 1906. Stockholm, 1907; in-8° (8 p.).

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BULLETIN

DE LA

CLASSE DES LETTRES

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

ET DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

1907. — N° 7

CLASSE DES LETTRES

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Séance du 1^{er} juillet 1907.

M. E. DISCAILLES, directeur, président de l'Académie.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le baron E. de Borchgrave, S. Bormans, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghen, Ad. Prins, le baron J. de Chestret de Haneffe,

Discours prononcé aux funérailles de M^{sr} Monchamp, membre de la Classe (1); par G. Kurth, membre de l'Académie.

L'Académie royale de Belgique et la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège m'imposent un pénible devoir en me chargeant d'adresser, en leur nom, le dernier adieu à notre vénéré confrère M^{sr} Monchamp. Trop de liens noués ici pendant de longues années de travaux communs m'unissaient à lui pour que sa disparition ne soit pas pour mon cœur une meurtrissure profonde; mais cette étroitesse de relations a fait de moi un témoin bien renseigné sur sa vie intellectuelle et qui a quelque autorité pour déposer sur son cercueil le tribut d'éloges et de regrets auquel il a droit.

L'abbé Georges Monchamp était dans toute la force de l'âge et du talent lorsqu'en 1895 l'Académie l'élut membre correspondant, titre qu'il devait échanger, dès 1896, contre celui de membre effectif. Il s'était désigné à l'attention de ce corps savant par ses belles études sur l'histoire de la philosophie cartésienne, notamment par son *Histoire du cartésianisme en Belgique*, que l'Académie avait couronnée en 1886, et par son livre sur *Galilée et la Belgique*, qui est, comme le marque le sous-titre, un essai sur les vicissitudes du système de Copernic dans notre pays.

Entré dans nos rangs, il y fut, dès le premier jour, entouré de sympathie et de respect. Courtois, doux,

(1) Les funérailles ont eu lieu le 15 juin 1907.

modeste, enjoué, il faisait régner autour de lui comme une atmosphère de bienveillance et d'apaisement. L'Académie n'avait pas de membre plus assidu à ses séances, plus attentif à remplir tous les devoirs de sa mission, plus zélé à prendre sa part de travail collectif, plus prompt à payer de sa personne chaque fois qu'il était fait appel à son dévouement. Il suffit de parcourir nos *Bulletins* pour constater qu'à partir de 1899, il ne s'est pas écoulé une année sans qu'il nous ait fait une ou plusieurs lectures sur des sujets variés d'histoire ou d'archéologie.

Rien de moins banal que ces petites compositions où, dans un cadre restreint, se déployaient l'ingéniosité de son esprit et la richesse de son érudition. Elles se distinguaient par l'heureux choix des sujets, par l'art de les rajourner en y trouvant des filons jusque-là insoupçonnés, par le caractère pénétrant de l'enquête scientifique, qui aboutissait plus d'une fois à des conclusions définitives. Ses mémoires sur l'épithaphe de saint Monulphe, sur les inscriptions mérovingiennes de l'église de Glons, sur l'inscription romaine d'Amabilis, sur les lettres formées adressées à l'évêque Francon, resteront dans les archives de notre érudition médiévale. Quant à ses conjectures sur le Concile de Cologne, elles ont été le point de départ d'une joute scientifique à laquelle ont pris part des érudits de divers pays.

Lorsqu'en 1905 la confiance de ses confrères l'eut appelé à diriger les travaux de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, il prononça, dans la séance publique du 20 mai 1905, ce remarquable discours sur *l'Évêque Van Bommel et la Révolution belge*, qui, richement

documenté de sources inédites, constitue un vrai mémoire à consulter sur nos origines politiques.

A côté de ces travaux, dont l'histoire nationale était le centre, il convient de mentionner ceux qui le ramenaient aux études favorites d'autrefois, comme ses lectures sur une *Lettre perdue de Descartes* et sur les *Deux derniers problèmes paléographiques du procès original de Galilée*, et ceux qui s'inspiraient d'une pensée d'apologétique, comme ses pages si instructives sur l'*Oeuvre linguistique des Pères Blancs*.

Si important qu'il soit, l'ensemble de ces travaux académiques, resserré dans l'espace de quelques années, ne représente qu'une partie de son activité intellectuelle.

L'autre appartenait, avec le meilleur de son cœur, à la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège, dont il était le président. On peut dire qu'il s'était identifié complètement avec l'œuvre. Il apportait dans l'exercice de ses fonctions un zèle et un entrain qui se communiquaient à tous les membres; il avait fait de la Société elle-même une espèce d'Académie, que dis-je? une famille où retentissait, dans un milieu sympathique, tout ce qui intéressait chacun des confrères.

Il s'attachait à vivifier l'intérêt de chaque séance par des communications imprévues ou piquantes; il stimulait le zèle des moins ardents, veillait à ce que le programme de chaque réunion fût convenablement fourni, prêchait d'exemple par de nombreuses communications dont le sujet lui était d'ordinaire fourni par l'histoire liturgique du Saint-Sacrement, sujet céleste où il trouvait l'aliment de sa piété de prêtre et de son patriotisme de Liégeois.

A côté du *Bulletin* de l'œuvre, il avait créé un petit

organe mensuel auquel il avait donné le titre de *Leodium* et qui, destiné à des travaux de proportions restreintes, devait principalement servir, dans sa pensée, à encourager les jeunes travailleurs ecclésiastiques.

C'est que, profondément pénétré de la nécessité, pour le clergé de nos jours, de s'affirmer énergiquement sur le terrain scientifique, il ne connaissait pas d'œuvre plus urgente que celle de former une pépinière de prêtres à la hauteur des problèmes intellectuels de leur temps, et pouvant parler avec autorité dans les questions que Dieu a abandonnées à la discussion des hommes. Et le dirai-je? il y était parvenu. Sous sa paternelle direction était né un groupe de jeunes prêtres érudits et ardents au travail, qui explorent avec succès les annales de la patrie et qui promettent au diocèse de Liège une pléiade d'historiens formés à bonne école.

Il s'en réjouissait, il se plaisait à tracer les grandes lignes de leur programme, et à l'idée des résultats qu'il en attendait, son enthousiasme se traduisait en accents empreints de cette candeur juvénile qui était un des charmes de sa personnalité.

Car glorifier l'Église et lui faire honneur devant les hommes, c'était là le but suprême qu'il assignait à son activité intellectuelle, et c'est dans l'ardeur de cette haute et sainte ambition que s'est consumée son existence.

Il disparaît prématurément, frappé au milieu de son œuvre d'apostolat par le mal terrible qui le guettait depuis longtemps à son insu. Cet ouvrier de la pensée avait fini par oublier les limites du travail humain, et les humiliantes nécessités d'ordre matériel auxquelles est subordonnée la conservation de la vie.

Il meurt au moment où il semblait que l'heure de la maturité venait seulement de sonner pour son talent, et il laisse, à ceux qui ne regardent qu'aux apparences, l'impression d'une carrière inachevée.

Ne nous y trompons pas et ne le plaignons point. L'ami dont nous allons porter la dépouille mortelle au champ du repos peut dire avec l'apôtre : *Cursum consumavi*. Vous avez, Monseigneur, réalisé l'idéal de votre noble existence; vous avez glorifié Jésus-Christ et fait honneur à l'Église. Ces titres ne vous seront jamais enlevés; ils feront vivre votre mémoire ici-bas, ils seront là-haut les fleurons de votre couronne de gloire.

RAPPORTS.

Les émigrés français aux Pays-Bas (1789 à 1794);
par F. Magnette, professeur à l'Athénée royal de Liège.

Rapport de M. Ern. Discailles, premier commissaire.

« Dans la nuit du 16-17 juillet 1789, au surlendemain de la prise de la Bastille, le comte d'Artois, qui avait donné le signal de l'émigration, était entré dans les Pays-Bas autrichiens avec ses fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry.

L'exemple avait été presque immédiatement suivi par les princes de Condé, de Conti, de Vaudemont, de Lambesc, par les Polignac, par quantité de personnages de

marque dont la présence inquiétait tellement Trauttmansdorff, le Ministre plénipotentiaire, qu'il écrivait dès le 19 à Joseph II : « C'est un terrible contretemps en ce moment » où les têtes sont si fort exaltées par tout ce qui se fait en France, de devoir encore donner ici ce spectacle à un peuple si facile à rendre fanatique. »

L'archiduchesse-gouvernante Marie-Christine demanda des instructions à l'Empereur, qui, ne se souciant pas « d'avoir sur la frontière un foyer de réfugiés », fit insinuer tout d'abord au comte d'Artois et aux Condé le *consilium abeundi*.

« On ne peut, écrit-il à sa sœur, être assez sur ses » gardes dans ces moments de délire en France pour que » cela ne devienne pas contagieux. » Il estimait que » plus les fugitifs avaient de *considération*, plus ressor- » taient le pouvoir et l'autorité que le peuple français » s'était arrogés ». Il savait qu'à Bruxelles, dans le Parc, dans les rues et dans les églises on avait trouvé quantité de billets sur lesquels étaient écrits ces mots : *Ici comme à Paris*. De graves tentatives de rébellion s'étaient produites depuis la suppression de la Joyeuse-Entrée et du Conseil du Brabant.

Feuillet de Conches, dans son ouvrage sur *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth*, a publié une lettre de 1789 où Joseph II, parlant à Marie-Christine des folies françaises, dit : « Les mêmes folies existent en Brabant. » Il n'y a de différence que l'ivresse française provient » de *vin de Champagne* qui est prompt, mais légère et se » dissipe facilement, pendant que celle des Brabançons » vient de *bière*, qui est tenace »

Les princes français partirent avant la fin de l'année